

temps, l'ennemi se remet de sa panique et tire parti de cette désillusion. C'est à un revirement de ce genre que nous avons assisté en Allemagne en octobre 1923. Nous n'avons pas été non plus très loin d'un tel revirement en automne 1917, en Russie. Pour qu'il s'accomplît, il eût suffi peut-être de laisser passer encore quelques semaines. Lénine avait raison : Maintenant ou jamais !

« Mais la question décisive — disent les adversaires de l'insurrection, donnant ainsi leur dernier et plus fort argument — est la suivante : L'état d'esprit des ouvriers et des soldats de la capitale est-il véritablement tel que ces derniers ne voient plus de salut que dans la bataille de rue, qu'ils veulent à tout prix ? Non. Cet état d'esprit n'existe pas... L'existence, dans les masses de la population pauvre de la capitale, d'un état d'esprit combatif qui les inciterait à descendre dans la rue serait une garantie que, si ces masses prenaient l'initiative de l'intervention, elles entraîneraient à leur suite les organisations les plus considérables et les plus importantes (syndicat des cheminots, des postes et télégraphes, etc.) dans lesquelles l'influence de notre Parti est faible. Mais comme cet état d'esprit n'existe même pas dans les usines et les casernes, édifier des plans là-dessus serait un leurre. » (*Sur le moment présent.*)

Ces lignes, écrites le 11 octobre, acquièrent une importance d'actualité exceptionnelle si l'on se souvient que les camarades allemands qui dirigeaient le Parti ont, eux aussi, pour expliquer la retraite sans coup férir de l'année dernière, allégué la raison que les masses ne voulaient pas se battre. Mais il faut bien comprendre que l'insurrection victorieuse est en général la mieux assurée quand les masses sont déjà assez expérimentées pour ne pas s'élaner déraisonnément à la bataille et attendent, exigent une direction combative, résolue et intelligente. En octobre 1917, instruites par l'intervention d'avril, les journées de juillet et l'émeute de Kornilov, les masses ouvrières, tout au moins l'élite, comprenaient parfaitement qu'il ne s'agissait plus de protestations spontanées partielles, ni de reconnaissances, mais de l'insurrection décisive pour la prise du pouvoir. Par suite, leur état d'esprit était devenu plus concentré, plus critique, plus raisonné. Le passage de la spontanéité confiante, pleine d'illusions à une conscience plus critique engendre inévitablement une crise révolutionnaire. Cette crise progressive dans l'état d'esprit des masses ne peut être surmontée que par une politique appropriée du Parti, c'est-à-dire avant tout par son désir et sa capacité véritable de diriger l'insurrection du prolétariat. Au contraire, un parti qui a longtemps mené une agitation révolutionnaire en arrachant peu à peu le prolétariat à l'influence des conciliateurs, et qui, une fois porté au faite des événements par la confiance des masses, commence à hésiter, à chercher midi à quatorze heures, à tergi-

verser et à louvoyer, paralyse l'activité des masses, provoque chez elles la déception et la désorganisation, perd la révolution, mais par contre s'assure la possibilité d'alléguer, après l'échec, le manque d'activité des masses. C'est dans cette voie que la lettre *Sur le moment présent* poussait notre organisation. Par bonheur, le Parti, sous la direction de Lénine, liquida résolument cet état d'esprit dans les sphères dirigeantes, et, grâce à cela seulement, il réalisa victorieusement le coup d'Etat.

Maintenant que nous avons caractérisé l'essence des questions politiques liées à la préparation de la révolution d'Octobre, et que nous avons essayé de mettre en lumière le sens profond des divergences de vues dans notre Parti, il nous reste à examiner brièvement les moments les plus importants de la lutte qui se produisit dans le Parti au cours des dernières semaines, au cours des semaines décisives.

La décision d'entreprendre l'insurrection armée fut adoptée par le C.C. le 10 octobre. Le 11, la lettre *Sur le moment présent* fut envoyée aux principales organisations du Parti. Le 18, c'est-à-dire une semaine avant la révolution, Kamenev publia une lettre dans la *Novaja Jizn*. « Non seulement Zinoviev et moi — dit-il — mais une série de camarades trouvent que prendre l'initiative de l'insurrection armée au moment présent, avec la corrélation actuelle des forces, indépendamment du Congrès des soviets et quelques jours avant sa convocation, serait un acte inadmissible, funeste pour le prolétariat et la révolution. » (*Novaja Jizn*, 18 octobre 1917). Le 25 octobre, le pouvoir était pris et le gouvernement soviétiste constitué à Saint-Petersbourg. Le 4 novembre, plusieurs militants éminents donnèrent leur démission du C.C. et du Conseil des Commissaires du peuple, en exigeant la création d'un gouvernement de coalition recruté parmi les partis des soviets. « Sinon — écrivaient-ils — il faudra se résigner au maintien d'un gouvernement purement bolchevik par l'exercice de la terreur politique. » Et, dans un autre document, au même moment : « Nous ne pouvons assumer la responsabilité de la politique funeste menée par le C.C. contrairement à la volonté d'une immense partie du prolétariat et des soldats qui désirent la cessation la plus rapide possible de l'effusion de sang entre les différentes fractions de la démocratie. C'est pourquoi nous donnons notre démission de membres du C.C. pour avoir le droit de dire sincèrement notre opinion à la masse des ouvriers et des soldats et de l'exhorter à soutenir notre devise : « Vive un gouvernement des partis soviétistes ! Accord immédiat sur cette base ! » (*Le Coup de force d'Octobre, Archives de la Révolution* 1917.)